MARS 2023 | NUMÉRO 1

LE KIOSQUE

DANS CE NUMÉRO

150 ANS, UNE MÉMOIRE COLLECTIVE DU PASSÉ À TRAVERS LA JEUNESSE D'AUJOURD'HUI

"DE CE QUE J'AI VÉCU ON POURRAIT ÉCRIRE UN LIVRE ENTIER" TÉMOIGNAGE D'HÉLÈNE CALETTI ET SON ENFANCE PENDANT LA GUERRE

LE BDEDITO : MAIS QUE NOUS CACHE M. BOYER ?

PAGES CULTURE

La conscience de la jeunesse

par M. CHOISY, professeur d'histoire, géographie, et documentation

En 1951 dans *L'homme révolté* Camus disait qu'« un journal, c'est la conscience d'une nation ». Pourquoi ne pas transposer cette phrase au sein de la nation où nous étudions, enseignons, nous épanouissons : l'école, notre école, collège, et ,ici, surtout lycée, Saint-Grégoire.

Cette conscience va faire la part belle à la jeunesse dans ce nouveau journal du lycée puisqu'il ne sera rédigé que par nos chers élèves. Et quoi de mieux dans cet exercice journalistique que la liberté ? La liberté de rédiger sur la vie scolaire. La liberté d'enquêter. La liberté de partager ce que l'on aime à travers ses mots. Car, oui, les plumes estudiantines grégoriennes sont libres d'écrire sur ce qui les motive, les transporte, les inspire. Vous trouverez donc, au fil des numéros, des articles sur l'établissement, des interviews, des enquêtes, mais aussi des critiques artistiques et autres carnets de visites culturelles.

Le Bureau des Élèves n'est pas en reste, loin s'en faut, puisqu'il assurera un édito spécial, le BDEdito, avec un premier papier levant le voile sur une personne ô combien importante pour les lycéens.

Je vous souhaite la bienvenue dans la conscience de nos élèves, amis, enfants, et vous souhaite une lecture qui sera, je n'en doute pas, des plus assidues.

150 ans, une mémoire collective du passé à travers la jeunesse d'aujourd'hui

par Blandine Léon, terminale.

Tout a débuté avec un désir, une volonté puissante de fêter les 150 ans de l'institution St Grégoire, pour rendre hommage à tous ceux qui s'efforcent de faire vivre ce lieu depuis 1872. Certains se demanderont à quoi bon consacrer ce temps à une mémoire passée. Et pourtant, pour 150 ans, 54 750 jours, plusieurs milliers de bacheliers, des centaines d'encadrants, il semble nécessaire de reprendre le déroulement de ces quelques heures passées ensemble ce 10 octobre dernier.

En premier lieu, nous pourrions évoquer les petites mains, ces petites mains qui agissent constamment, dans l'ombre, pour perpétuer une dévotion qui leur est chère. C'est pourquoi, avant le crépuscule du jour de fête, toutes ces personnes se sont réunies, établissant petit à petit un parcours semé d'embûches. Ce fut un moment de partage, où chacun a dû se retrousser les manches, avec une motivation : vous voir heureux le lendemain !

Puis l'ensemble prit vie, les élèves se sont rassemblés à la cathédrale Saint Gatien de Tours pour une cérémonie qui témoignait des fondements de l'école, hier tenue par des jésuites. Parallèlement à cela, les élèves de votre dévoué BDE se sont proposés pour garder les jouvenceaux du Petit Saint Grégoire avenue Grammont. Le temps d'une matinée, partage de simples coloriages, la simple écriture de leur prénom et d'autres moments. Ce sentiment de transmission, là, avec ces enfants encore candides face à la vie nous emplit de joie avant de regagner le monde moins innocent, plus proche de la réalité.

Nous nous sommes tous rassemblés pour manger, élément crucial pour former une jeunesse robuste n'est-ce pas ! Le temps d'un repas en extérieur où chacun a apporté sa touche, sa participation. Un échange convivial où nous avons pu nous découvrir une fois de plus élèves, enseignants, dans une farandole de sourires et de taquineries. C'était là aussi un instant qui pourrait être assimilable à une famille qui se réunit dans un foyer pour vivre fraternellement une fête.

Et puis après une digestion un peu bousculée, on a savonné le ventriglisse. C'était l'attraction phare du parcours sportif. Un peu d'eau, beaucoup de savon, une tenue qui pouvait y rester, et enfin nous nous élancions dans des glissades euphoriques. Les autres autour attendant la chute en bas, par le manque de freinage, semblaient si heureux de voir cette petite foule réjouie.

Finalement tout prenait sens, tout devenait harmonieux. Nous étions fiers d'arroser les professeurs, les voir en difficulté, loin de l'image officielle et très studieuse de notre quotidien. Course poursuite dans les pentes de Saint Grégoire, représentation d'équilibriste sur des palettes ou encore poubelle remplie d'eau.

Vous ne comprenez pas tout ? Voilà pourquoi vous auriez dû être parmi nous !

Enfin, il paraît juste de conclure en évoquant vos départs. Chacun finissant à regret sa dernière glissade, vous repartiez « légèrement » salis. Pourtant cette journée sembla durer une seconde. Les mêmes qui étaient réunis avant furent ceux qui terminèrent la fête. Sourire, rire, raconter, expérimenter et partager, voilà tant de raisons qui nous ont, le temps d'une journée, rappelés toute l'humanité que les instants, dans cette institution, peuvent concentrer.

"De ce que j'ai vécu on pourrait écrire un livre entier."

par Alice Roca, première.

Témoignage d'une enfance plongée dans la guerre :
Alors que la Première Guerre mondiale est depuis longtemps terminée et que les Français ne pensent pas avoir affaire à une nouvelle guerre, la Seconde Guerre mondiale se déclare le 1er septembre 1939. J'ai donc interviewé une personne assez spéciale à mes yeux ...

Pourriez-vous vous présenter ?

Je m'appelle Hélène Caletti, je suis née le 22 septembre 1936 à Montfermeil en Seine-Saint-Denis, j'ai 86 ans. J'ai travaillé dans la couture très jeune, d'abord à domicile puis au bureau d'études chez Weill et je suis finalement devenue chef d'atelier.

Où étiez-vous durant la seconde Guerre mondiale ?

J'habitais à Livry-Gargan (93), qui était en zone occupée tout du long. J'ai trois ans lorsque la guerre se déclare et neuf lorsqu'elle touche à sa fin.

Quelle enfance avez-vous vécue ?

Nous n'étions pas riches mais nous étions heureux. Mon père a combattu dans l'armée pendant six ans car il faisait son service militaire, durant trois ans, et il allait être démobilisé quand la guerre s'est déclarée. Il n'a d'ailleurs perçu aucune solde. Je vivais donc avec ma mère, qui faisait des vestes militaires chez elle, et les parents de mon père. Mes grands-parents, à la retraite, ne touchaient aucune pension. Ma mère faisait vivre toute ma famille. Parce que ma grand-mère avait perdu une petite fille à la naissance, j'incarnais sa propre fille. J'étais adorée ! L'un de mes grands-pères, ancien chef de rayon de la Samaritaine, revenu de la Première Guerre mondiale avec un œil en moins, est décédé fou. J'avais une petite sœur et un petit frère, né après la guerre. Je ne sortais pas beaucoup.

Pouviez-vous vous protéger chez vous ?

Mon grand-père avait creusé une tranchée dans le jardin, mais jamais ma mère n'y allait. Elle affirmait que si elle devait être bombardée, qu'importe qu'elle soit dans sa chambre ou dans la tranchée, dans les deux cas, la fin serait la même. Elle disait ne pas avoir peur. Les voisins et moi-même y allions souvent. Vers la fin de la guerre, ma mère enterrait les vestes pour les hauts gradés Français qu'elle avait créées, prêtes à être livrées, dans le jardin, au cas où les Allemands, furieux de ne plus être en position de supériorité, cherchent à les détruire. Des camions venaient, en pleine nuit, les récupérer. Ma mère était très respectée dans le milieu dans lequel elle travaillait. Les femmes qui ne travaillaient pas avant se sont vite mises à travailler car leurs maris ne leur rapportaient plus rien.

Comment fonctionnait l'école ?

Les filles allaient à l'école Jean Jaurès le matin une semaine, et la semaine d'après, l'après-midi, inversement pour les garçons. Nous n'étions jamais à l'école toute la journée. L'école n'était pas mixte et les garçons avaient des maîtres et les filles des maîtresses. Nous avions comme uniformes des blouses bleues. Pour se réchauffer en hiver, chacun devait amener du bois que nous mettions dans la cheminée de la classe. J'ai arrêté l'école à l'âge de 14 ans où j'ai commencé à travailler. Je n'ai donc obtenu aucun diplôme ni brevet. Quand la sirène sonnait et que les avions passaient, nous allions dans le bois environnant et nous nous protégions dans les tranchées creusées, hautes d'environ un mètre. Nous étions couverts avec des tôles. Cela représentait les trois quarts du temps, nous étions très peu en classe. Ces tranchées ne nous protégeraient d'ailleurs absolument pas dans l'optique où un avion nous bombarderait !

Photo de classe, Hélène se trouve en bas à gauche.

Quelles étaient vos loisirs ou occupations ?

Je ramassait régulièrement les doryphores dans le jardin vers mes 4 ou 5 ans et je jouais aux osselets. Je n'avais pas d'amis puisque nous n'étions jamais mélangés mais j'avais deux amies, la première s'appelait Ida et la seconde Rita. Cette dernière me jouait de l'accordéon. J'aimais la musique et je savais jouer de l'harmonica mais mes parents ne souhaitaient pas que je côtoie Rita, de peur que je me mette à la musique, ce qui était dangereux, tout comme aller à la piscine. Il fallait vivre discrètement. Le danger était constant.

Que mangiez-vous à cette époque ?

Nous allions, une fois par semaine à la mairie de Livry-Gargan, où ils donnaient un peu de pain, un peu de café ou autre avec des bons. Les moins aisés allaient à la Soupe populaire. Nous cultivions des topinambours, des rutabagas, des navets, blettes et quelques rares pommes de terre. Lorsque nous arrivions à l'école, nous recevions des petits comprimés roses vitaminés venant de la mairie pour que nous ayons au moins quelque chose d'énergisant même si cela restait insuffisant. Nous avions droit à des tickets de rationnement, correspondant à une plaquette de beurre et un litre de vin douteux par semaine. Nous faisions la queue. Nous n'avions pas grand-chose. Nous avions quelques animaux dans notre petit jardin, comme des poules, des canards et des lapins que nous pouvions manger tant qu'existait la graineterie, à notre coin de rue, qui nous permettait de les nourrir. Quand les choses ont commencé à aller très mal, ils ont fermé et sont partis. Ils ne sont revenus qu'après la guerre. La Seconde Guerre mondiale ne laissait pas la place aux obèses, nous étions tous très fins. J'étais si maigre que ma mère m'avait envoyée en Meurthe-et-Moselle pendant quelques temps, à la campagne, pour que je reprenne des forces. En ville, il était beaucoup plus dur de subvenir à ses besoins alimentaires qu'à la campagne.

Qu'aviez-vous à Noël ?

J'ai goûté ma première orange lors d'un Noël, emballée dans un petit sabot doré associé à quelques bonbons.

Avez-vous assisté à des tueries ?

J'étais au marché du Boulevard Chanzy (Livry-Gargan) accompagnée de ma mère lorsque trois Jeep allemandes sont arrivées et se sont garées au milieu du marché. Quelqu'un a jeté une grenade sur leurs voitures. Les soldats nazis dont la voiture n'avait pas été touchée, arborant la croix gammée sur leurs vestes, sont descendus avec leurs mitraillettes, ont pris une dizaine de jeunes, sans chercher à savoir qui était le coupable, les ont mis sur la place et les ont fusillés. J'ai vu cette rafle de mes propres yeux. Une dame a appelé les gens sur la place à venir se réfugier chez elle parce qu'ils tuaient tous ceux qu'ils prenaient. Nous sommes alors rentrées chez elle. J'ai vu tellement de choses et j'en ai subi tellement que … de ce que j'ai vécu, on pourrait écrire un livre entier.

Un moment vous a-t-il marqué en particulier ?

Un jour, on se baignait avec d'autres enfants dans un petit étang et, les soldats constamment omniprésents dehors et s'étant installés dans un château voisin, sont venus. Ils nous ont ordonné de sortir de l'eau, ce que j'ai instantanément fait. Il y avait avec nous un petit garçon nommé Papazian qui n'a pas souhaité sortir et a ri aux ordres des nazis. A coup de mitraillettes, ils l'ont tué dans l'eau. Nous avions six ou sept ans. Il était enfant unique et depuis ce jour, ses parents, ont quitté la région. Les Allemands qui lui ont ôté la vie étaient de hauts gradés qui se permettaient tout. Si je n'étais pas sortie de l'eau, j'aurais fini comme lui.

Quelle image vous faisiez-vous des soldats nazis ?

Ce n'étaient pas des hommes. C'étaient des monstres. Moi, j'appelais ça des monstres mais je ne pouvais pas le dire.

Quelles étaient les avancées ?

La voiture la plus moderne était la Renault Juvaquatre mais nous n'en avions pas. Nous ne pouvions communiquer que par lettres ou télégrammes. Les seuls médicaments résidaient sous forme de « potions » concoctées par les pharmaciens. Après la guerre, nous avons vécu un grand essor de nouveautés et je crains bien qu'il ne se développe une grande descente maintenant. Je vois cette période d'après-guerre comme une grande avancée de paix en Europe et aujourd'hui comme un retour en arrière (Ukraine et Russie). Nous avions une petite radio et nous écoutions tous les soirs le général de Gaulle qui appelait les Français de Londres grâce à Radio Londres. Dès que nous commencions à l'entendre, nous nous rapprochions de la radio, que nous avions fini par poser sur la table où nous cousions. Nous espérions toujours inconsciemment de bonnes nouvelles.

Pourriez-vous nous décrire cette fameuse promenade dans le sous-bois ?

Il était parfaitement habituel de voir des avions allemands au-dessus de nos têtes. Mais ce jour-ci, j'étais avec ma mère, nous ramassions du petit bois quand un V2 (missile balistique développé par l'Allemagne nazie) nous a survolé. Cette bombe lancée à destination de Noisy-le-Sec nous a fait tellement peur que nous nous sommes allongées au sol pour nous protéger.

En parlant de cela, un soir Livry-Gargan était complètement illuminé d'une forte lumière. Les Américains ont cru bombarder la gare de triage de Noisy-le-Sec, alors occupée par les Allemands, mais ce sont les maisons et les grands immeubles voisins qui ont été rayés de la carte. Ils avaient quelque peu mal orienté le point d'atterrissage des bombes, du haut des avions. Une heure après, la gare fonctionnait toujours autant et des gens venaient en aide, via des trous dans le sol qu'ils creusaient ou l'existence de larges tuyaux, aux quelques survivants étant descendus se réfugier dans les caves des immeubles. Ils leur apportaient de l'eau et de quoi manger car, bloqués sous les immeubles écroulés sur eux, ils ne pouvaient plus sortir.

Pourriez-vous nous parler des restrictions ou interdictions en ces temps ?

Le soir, quand la nuit tombait, si nous voulions allumer la lumière dans notre maison, il fallait installer et tirer de grands rideaux noirs pour que, de l'extérieur, les soldats ne voient pas cette lumière. Si les militaires, au nombre de quatre ou cinq, la voyait, ils visaient les vitres impunément, au risque de blesser ou tuer les habitants. Un couvre-feu était établi à 18 ou 19 heures tous les soirs. Il fallait aussi se cacher quand se faisaient entendre des avions. Il fallait, de même, effacer les croix dessinées au crayon sur les portes, que les Allemands faisaient pour signifier qu'ils pouvaient réquisitionner les maisons, à leurs aises. Tous les passants les effaçaient et allaient ouvrir les volets de ces lieux laissés à l'abandon, par solidarité.

Ressentiez-vous de l'espoir ?

C'était foutu pour foutu. Les Allemands étaient là, c'était impossible de les éviter. Ils pensaient vraiment qu'ils occuperaient toute la France. Beaucoup de gens ayant les moyens avaient fui la ville, notamment en Suisse. Personne n'osait parler en mal d'Adolf Hitler, de peur d'être dénoncé même si nous n'avions quasiment plus aucun voisin. Nous ne pouvions pas savoir ce qui pouvait se passer, tout était imprévisible. Mon père, Errante, avait commencé à entrer dans la résistance mais il a très vite été envoyé se battre à Montauban où il est resté de nombreuses années. Il était dans la cavalerie mais son cheval a sauté sur des mines en Seine-et-Marne.

Vous remémorez-vous une journée particulière ?

Quand les Américains sont arrivés avec le débarquement (6 juin 1944), ils sont passés avec leurs camions sur la nationale de chez nous et nous avons découvert pour la première fois les chewing-gums, qu'ils distribuaient. Cette date de libération correspond à un moment de joie collective. Cela demeure un souvenir agréable. Je me souviens encore d'un grand américain que me mère voulait que j'aille embrasser car ils étaient les sauveurs. Ces Américains, c'était quelque chose.

Je me souviens aussi d'une journée où les résistants Français avaient, à la fin de la guerre, amené une douzaine de femmes, suspectées d'avoir eu des relations avec des soldats Allemands, devant la gare de Livry-Gargan, de force. Ils les avaient rasées sur la place publique pour les humilier. J'avais une voisine partie accoucher, dans le Centre, sous X alors même que son mari était à la guerre.

En gardez-vous des réflexes ou des appréhensions ?

Pour ce qui est des réflexes, je porte une certaine attention à la nourriture, je ne gaspille pas. Je suis toujours très attentive dans mes dépenses et à leurs affectations. En ce qui concerne mes appréhensions, je crains un relâchement des droits humains et sociaux et surtout le manque de courage chez les Français. Je ne souhaite pas que la France ait à subir une autre guerre, maintenant que nous avons tout, nous ne pouvons aller que de l'avant.

... et cette personne, c'est ma grand-mère.

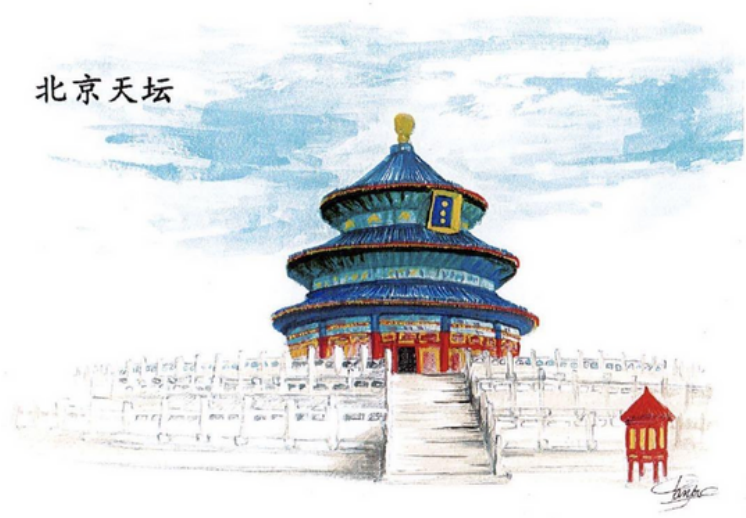
Hélène, 6 ans.

Hélène, 86 ans.

Quelques photos d'enfance

LE BDEDITO
Mais que nous cache M. Boyer ?

Nous connaissons tous M. Boyer comme notre CVS ou certains comme formateur de Jeunes sapeurs-pompiers. Mais Christophe a un autre talent beaucoup plus sympa que nous mettre des heures de colle : le dessin. En effet, notre très cher CVS sait aussi bien dessiner qu'éteindre des feux. Talent qui est aussi une passion car lors du dernier voyage en chine il y a 4 ans, dont on retrouve encore des photos dans le lycée, il a réalisé un dessin pour le carnet de voyage. Le dessin est plutôt impressionnant et dépeint le temple du ciel à Pékin. Ce temple, érigé au XIIIème siècle, représente la croyance chinoise selon laquelle la Terre est carrée.



Le dessin du temple du ciel.

M. Boyer a aussi gagné plusieurs concours de dessin. Le premier étant à ses 9 ans où il a remporté un voyage pour le parc Disney World, à Orlando en Floride. En plus du parc, il a séjourné dans un hôtel assez impressionnant dans lequel passe un train qui mène directement au parc.

Notre CVS a aussi fait un bac en art et histoire de l'art et après la fin de ses études, il part à l'armée. Là encore il dessine et gagne plusieurs jours de permission grâce à ses talents. De plus, parmi ses anciens camarades, certains sont partis à Tokyo et aux États-Unis et d'autres ont collaboré et créé des dessins animés connus comme par exemple Inspecteur gadget.

En conclusion, malgré ses airs innocents, M. Boyer est en fait capable de très très bien dessiner.

Le fameux hôtel.

PAGES CULTURE

Visite au CCOD

par Agathe Brunette, seconde.

A tous les passionnés d'art, de culture, ceux à la recherche de modernité dans des fonds absurdes et grandioses je ne puis que, dès lors, vous recommander le Centre de Création Contemporaine Olivier Debré (CCC OD). Je m'y suis évadée dans les divers peintures et toiles qui, avec 10 expositions par an, unifient un ensemble d'artistes nouveaux et connus. Que vous aimiez la couleur ou non tous les goûts sont à l'honneur. Il ne manque pas de choix parce qu'en effet cet endroit au mélange d'idées et de création mêlées au contemporain s'y trouvent également des sculptures et des œuvres plus qu'originales que seuls nos yeux peuvent décrire. Attendez un peu, le centre en lui-même n'est pas qu'une exposition car en effet le centre d'art propose des formations, des stages, un accompagnement à la recherche et des missions ponctuelles de bénévolat destinées à aider les étudiants à choisir leur orientation et aux dévoreurs de livres acharnés ; au sein du centre une librairie est spécialisée dans le domaine de l'art contemporain, de l'architecture et du design avec plus de 500 références et des nouveautés mais aussi ont lieu tous les mois des événements culturels organisant des rencontres et des signatures (ouvertes du mercredi au dimanche de 14h à 18h).

Ceci n'est qu'un avant goût de tous ce que vous y découvrirez ! Alors on tente ?!

CCC OD, Jard. François 1er, 37000 Tours

Critiques filmosériques

par Roméo Rey, première.

Les Sept vies de Léa

Les sept vies de Léa est une série française distribuée et produite par Netflix, créée par Charlotte Sanson. C'est l'histoire de Léa 17 ans, elle habite dans une petite ville dans le sud de la France où tout le monde se connaît. Elle se sent mal dans sa peau et va tenter de se suicider avec des ecstasys lors d'une fête. Elle les fait tomber et en les cherchant trouve un corps. Son destin va être intensément lié à celui-ci jusqu'à la fin et cela constitue l'intrigue principale. C'est une histoire se déroulant sur 7 jours, les acteurs principaux sont Raïka Hazanavicius et Khalil ben Gharbia, etc. Le public visé est principalement la tranche 15-25 ans. Personnellement j'ai trouvé cette mini-série très agréable, on peut s'identifier au personnage et les acteurs sont géniaux. Sur Allociné elle est notée 4,2/5.

Maintenant nous allons aborder les costumes.

Les tenues ont été imaginées par Mathieu Beutter et Marion Moules, on les retrouve sur d'autres films comme sur Antigang ou Les Crevettes pailletées. La dualité de temporalité entre 1991 et 2021 va permettre au costumier d'être hyper créatif et c'est un pari réussi car les tenues rendant vraiment compte de l'évolution des personnages et des deux époques.

L'auberge espagnole.

L'A*uberge espagnole* est un film réalisé et écrit par Cédric Klapish.

Premier film d'une des trilogies françaises les plus appréciées et connues. C'est l'histoire d'un jeune homme joué par Romain Duris qui est à la fac et arrête de trouver du sens, de l'intérêt dans sa vie en France. Il va donc décider de partir en Espagne à Barcelone. On y reconnaît un film français par certains plans de caméra comme ceux en accéléré dans un couloir. On voit donc un jeune adulte perdu et débarquer à Barcelone, il y grandira et se découvrira un peu plus. Cette trilogie marque les 7 étapes de sa vie. La diversité et profondeur des tenues imaginées par Anne Schotte au commande des trois films rend vraiment les différentes personnalités et pensées des personnages vibrants.

Un film intéressant et enrichissant pour des jeunes cherchant un futur, il est disponible sur Canal+ et contient comme personnages principaux : Cécile de France, Romain Duris, Audrey Tautou, et Kelly Reily, etc. Noté 3,7/5 sur Allociné, un film simple et agréable.